



## ELOGE

DE M. BOERHAAVE.

**H**ERMAN BOERHAAVE nâquit le dernier de Décembre 1668 à Voorhout près de Leyde, de Jacques Boërhaave, Pasteur de ce petit Village, & d'Agar Paalder. Sa famille étoit originaire de Flandre, anciennement établie à Leyde, & d'une fortune très-médiocre. Dès l'âge de 5 ans, il perdit sa Mere, qui laissoit encore trois autres Enfants. Un an après le Pere se remaria, & six nouveaux Enfants augmentèrent sa famille. Heureux les Pays où le luxe & des mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre! Il arriva encore une chose qui seroit assés rare dans d'autres Pays, & dans d'autres mœurs, la seconde femme devint la Mere commune de tous les Enfants de son Mari, également occupée de tous, tendrement aimée de tous.

Le Pere, & par un amour naturel, & par une économie nécessaire, étoit le Précepteur des Garçons aussi long-temps qu'il pouvoit l'être. Il reconnut bientôt dans Herman des dispositions excellentes, & il le destina à remplir une place comme la sienne. Son ambition ne prenoit pas un plus grand vol. Il lui avoit déjà appris à l'âge de 11 ans beaucoup de Latin, de Grec, de Belles Lettres, & dans le même temps qu'il lui formoit l'esprit, il avoit soin de lui fortifier le corps par quelqu'exercice modéré d'Agriculture, car il falloit que la bonne éducation coûtât peu.

Cependant vers l'âge de 14 ans le jeune Boërhaave fut attaqué d'un Ulcere malin à la Cuisse gauche, il fut tourmenté pendant près de quatre ans & du mal & des remedes, enfin après avoir épuisé tout l'art des Médecins & des Chirurgiens, il s'avisâ de se faire de fréquentes fomentations avec de l'Urine où il avoit dissous du Sel, & il se guérit lui-même; présage, si l'on veut, de l'avenir qui l'attendoit.

*Hist. 1738.*

○

Cette longue maladie ne nuisit presque pas au cours de ses Études. Il avoit par son goût naturel trop d'envie de sçavoir, & il en avoit trop de besoin par l'état de sa fortune. Il entra à 14 ans dans les Ecoles publiques de Leyde, il passoit rapidement d'une Classe dans une plus élevée, & partout il enlevoit tous les Prix. Il n'avoit que 15 ans quand la mort de son Pere le laissa sans secours, sans conseil, sans bien.

Quoique dans ses études il n'eût pour dernier & principal objet que la Théologie, il s'étoit permis des écarts assez considérables vers une autre Science extrêmement différente, vers la Géométrie, qu'il auroit presque dû ne connoître que de nom. Peut-être certains Esprits faits pour le Vrai sçavent-ils par une espece d'instinct, qu'il doit y avoir une Géométrie, qui sera quelque chose de bien satisfaisant pour eux, mais enfin M. Boërhaave se sentit forcé à s'y appliquer sans aucune autre raison que celle du charme invincible qui l'attiroit. Heureusement ce fut-là pour lui après la mort de son Pere une ressource qu'il n'avoit pas prévûë. Il trouva moyen de subsister à Leyde, & d'y continuer ses études de Théologie en enseignant les Mathématiques à de jeunes gens de condition.

D'un autre côté la maladie dont il s'étoit guéri, lui fit faire des réflexions sur l'utilité de la Médecine, & il entreprit d'étudier les principaux Auteurs dans ce genre, à commencer par Hippocrate, pour qui il prit une admiration vive & passionnée. Il ne suivit point les Professeurs publics, il prit seulement quelques-unes des Leçons du fameux Drelincourt, mais il s'attacha aux Dissections publiques, & en fit souvent d'Animaux en son particulier. Il n'avoit besoin que d'apprendre des faits qui ne se devinent point, & qu'on ne sçait qu'imparfaitement sur le rapport d'autrui, tout le reste, il se l'apprenoit lui-même en lisant.

Sa Théologie ne laissoit pas d'avancer, & cette Théologie, c'étoit le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen, la Critique de l'Ancien & du Nouveau Testament, les anciens Auteurs Ecclésiastiques, les Commentateurs modernes. Comme on le

connoissoit capable de beaucoup de choses à la fois, on lui avoit conseillé d'allier la Médecine à la Théologie, & en effet il leur donnoit la même application, & se préparoit à pouvoir remplir en même temps les deux fonctions les plus indispensablement nécessaires à la Société.

Mais il faut avouer que quoiqu'également capable de toutes les deux, il n'y étoit pas également propre. Le fruit d'une vaste & profonde lecture dans les matières Théologiques avoit été de lui persuader que la Religion très-simple au sortir, pour ainsi dire, de la bouche de Dieu, étoit présentement défigurée par de vaines, ou plutôt par de vitieuses subtilités philosophiques, qui n'avoient produit que des dissentions éternelles, & les plus fortes de toutes les haines. Il vouloit faire un Acte public sur cette Question, *Pourquoi le Christianisme prêché autrefois par des Ignorants, avoit fait tant de progrès, & en faisoit aujourd'hui si peu, prêché par des Sçavants?* On voit assés où ce Sujet, qui n'avoit pas été pris au hazard, devoit le conduire, & quelle cruelle Satire du Ministère Ecclésiastique en général y étoit renfermée. Pouvoit-il avec une façon de penser si singulière exercer ce Ministère tel qu'il le trouvoit? Pouvoit-il espérer d'amener un seul de ses Collegues à son avis? N'étoit-il pas sûr d'une guerre générale déclarée contre lui, & d'une guerre Théologique?

Un pur accident, où il n'avoit rien à se reprocher, se joignit apparemment à ces réflexions, & le détermina absolument à renoncer au Ministère, & à la Théologie. Il voyageoit dans une Barque, où il prit part à une conversation qui rouloit sur le Spinosisme. Un Inconnu plus orthodoxe qu'habile, attaqua si mal ce Système que M. Boërhaave lui demanda s'il avoit lû Spinosa. Il fut obligé d'avouer que non, mais il ne pardonna pas à M. Boërhaave. Il n'y avoit rien de plus aisé que de donner pour un Zelé & ardent défenseur de Spinosa, celui qui demandoit seulement que l'on connût Spinosa quand on l'attaquoit; aussi le mauvais raisonneur de la Barque n'y manqua-t-il pas, le Public, non-seulement très-susceptible, mais avide de mauvaises impressions,

le seconda bien, & en peu de temps M. Boërhaave fut déclaré Spinofiste. Ce Spinofiste cependant a été toute sa vie fort régulier à certaines pratiques de piété, par exemple, à ses Prières du matin & du soir. Il ne prononçoit jamais le nom de Dieu, même en matière de Phisique, sans se découvrir la tête, respect qui, à la vérité, peut paroître petit, mais qu'un hipocrite n'auroit pas le front d'affecter.

Après son aventure, il se résolut à n'être désormais Théologien qu'autant qu'il le falloit pour être bon Chrétien, & il se donna entièrement à la Médecine. Il n'eut point de regret à la vie qu'il auroit menée, à ce Zele violent qu'il auroit fallu montrer pour des opinions fort douteuses, & qui ne méritoient que de la tolérance, à cet esprit de parti dont il auroit dû prendre quelques apparences forcées, qui lui auroient coûté beaucoup, & peu réussi.

Il fut reçu Docteur en Médecine l'an 1693, âgé de 25 ans, & ne discontinua pas ses Leçons de Mathématique, dont il avoit besoin en attendant les Malades qui ne viennent pas si-tôt. Quand ils commencèrent à venir, il mit en Livres tout ce qu'il pouvoit épargner, & ne se crut plus à son aise que parce qu'il étoit plus en état de se rendre habile dans sa Profession. Par la même raison qu'il se faisoit peu à peu une Bibliothéque, il se fit aussi un Laboratoire de Chimie, & quoiqu'il ne pût pas se donner un Jardin, il étudia beaucoup la Botanique.

Si l'on rassemble tout ce qui a été dit jusqu'ici, on sera sans doute étonné de la quantité de connoissances différentes qui s'amassoient dans une seule tête. Que seroit-ce donc si nous osions dire qu'il embrassa jusqu'à la Jurisprudence, & à la Politique? Il y a des Esprits à qui tout ce qui peut être sçû convient, & qu'une grande facilité de compréhension, une mémoire heureuse, une lecture continuelle, mettent en état d'apprendre tout. Peut-être ne feront-ils guère qu'apprendre, que sçavoir ce qui a été sçû par d'autres, mais ils sçauront eux seuls ce qui a été sçû par un grand nombre d'autres séparément, & il ne leur arrivera pas, comme à ceux

du caractère opposé, d'être d'un côté de grands Hommes, & de l'autre des Enfants.

Sa réputation augmentoit assés vîte, & sa fortune fort lentement. Un Seigneur, qui étoit dans la plus intime faveur de Guillaume III, Roi d'Angleterre, le sollicita par de magnifiques promesses à venir s'établir chés lui à la Haye, mais le jeune Médecin craignit pour sa liberté, quoique peut-être avec peu de raison, & il refusa courageusement. Les Lettres, les Sciences forment assés naturellement des Ames indépendantes, parce qu'elles modèrent beaucoup les desirs.

M. Boërhaave eut dès-lors trois Amis de grande considération, M. Jacques Trigland célèbre Professeur en Théologie, & Mrs Daniel Alphen, & Jean van den Berg, tous deux élevés aux premières Magistratures, qu'ils exerçoient avec beaucoup d'honneur. Ils avoient presque deviné le mérite de M. Boërhaave, & ce fut pour eux une gloire dont ils eurent lieu dans la suite de se sçavoir bon gré, & pour lui un sujet de reconnoissance qu'il sentit toujours vivement. M. van den Berg lui proposa de songer à une place de Professeur en Médecine dans l'Université de Leyde, & l'effraya par cette proposition qu'il jugea aussitôt trop téméraire & trop ambitieuse pour lui, mais cet Ami habile & zélé, qui se crut assés fort par son crédit, & encore plus par le Sujet pour qui il agiroit, entreprit l'affaire, & elle fut faite en 1702.

Devenu Professeur public, il fit encore chés lui des Cours particuliers, qui sont & plus instructifs, & plus fréquentés, &, pour tout dire, plus utiles au Maître. Le succès de ses Leçons fut tel, que sur un bruit qui courut qu'il devoit passer ailleurs, les Curateurs de l'Université de Leyde lui augmentèrent considérablement ses appointements, à condition qu'il ne les quitteroit point. Leur sage économie sçavoit calculer ce qu'il valloit à leur Ville par le grand nombre de ses Ecoliers.

Les premiers pas de sa fortune une fois faits, les suivans furent rapides. On lui donna encore deux places de Professeur,

l'une en Botanique, l'autre en Chimie, & les honneurs, qui ne sont que des honneurs, comme les Rectorats, ne lui furent pas épargnés.

Ses fonctions multipliées autant qu'elles pouvoient l'être, attirèrent à Leyde un concours d'Etrangers qui auroit presque suffi pour enrichir la Ville, & assurément les Magistrats ne se repentirent point d'avoir acheté cher l'assurance de posséder toujours un pareil Professeur. Tous les Etats de l'Europe lui fournissoient des Disciples, l'Allemagne principalement, & même l'Angleterre, toute fière qu'elle est, & avec justice, de l'état florissant où les Sciences sont chés elle. Quoique le lieu où il tenoit chés lui ses Cours particuliers de Médecine ou de Chimie fût assés grand, souvent pour plus de sûreté on s'y faisoit garder une place, comme nous faisons ici aux Spectacles qui réussissent le plus.

Il n'est pas étonnant que dans les Siècles où les Etablissements publics, destinés aux foibles Sciences d'alors, étoient fort rares, on se soit rendu de tous les Pays de l'Europe auprès d'un Docteur devenu célèbre, que quelquefois même on l'ait suivi jusque dans des Solitudes, lorsqu'il étoit chassé des Villes par la jalousie, & la rage de ses Rivaux. Mais aujourd'hui que tout est plein de Colleges, d'Universités, d'Académies, de Maîtres particuliers, de Livres qui sont des Maîtres encore plus sûrs, quel besoin a-t-on de sortir de sa Patrie pour étudier en quelque genre que ce soit? Trouvera-t-on ailleurs un Maître si supérieur à ceux que l'on avoit chés soi? Sera-t-on suffisamment récompensé du voyage? Il n'est guère possible d'imaginer sur ce point d'autre cause que les talents rares & singuliers d'un Professeur.

Il ne sera point obligé à inventer des Sistemes nouveaux, mais il le sera à posséder parfaitement tout ce qui a été écrit sur sa Science, à porter de la lumière par-tout où les Auteurs originaux auront, selon leur coûtume, laissé beaucoup d'obscurité, à rectifier leurs erreurs, toujours d'autant plus dangereuses, qu'ils sont plus estimables; enfin à refondre toute la Science, si on peut espérer, comme on le peut presque

toijours, qu'elle sera plus aisée à saisir sous une forme nouvelle. C'est ce qu'a fait M. Boërhaave sur la Chimie, dans les deux Volumes in-4° qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'eût déjà tirée de ces ténèbres mystérieuses où elle se retranchoit anciennement, & d'où elle se portoit pour une Science unique, qui dédaignoit toute communication avec les autres, il sembloit qu'elle ne se rangeoit pas bien encore sous les loix générales de la Phisique, & qu'elle prétendoit conserver quelques droits & quelques privileges particuliers. Mais M. Boërhaave l'a réduite à n'être qu'une simple Phisique, claire, & intelligible. Il a rassemblé toutes les lumières acquises depuis un temps, & qui étoient confusément répandues en mille endroits différens, & il en a fait, pour ainsi dire, une Illumination bien ordonnée, qui offre à l'Esprit un magnifique Spectacle.

Il faut avoüer cependant que dans cette Phisique ou Chimie si pure, & si lumineuse, il y admet l'Attraction, & pour agir avec plus de franchise que l'on ne fait assés souvent sur cette matière, il reconnoît bien formellement que cette Attraction n'est point du tout un principe Méchanique. Peut-être la croiroit-on plus supportable en Chimie qu'en Astronomie, à cause de ces mouvements subits, violents, impétueux, si communs dans les opérations Chimiques; mais en quelque occasion que ce soit, aura-t-on dit quelque chose, quand on aura prononcé le mot d'Attraction? On l'accuse d'avoir mis dans cet Ouvrage, des opérations qu'il n'a pas faites lui-même, & dont il s'est trop fié à ses Artistes.

Outre les qualités essentielles aux grands Professeurs, M. Boërhaave avoit encore celles qui les rendent aimables à leurs Disciples. Ordinairement on leur jette à la tête une certaine quantité de sçavoir, sans se mettre aucunement en peine de ce qui en arrivera. On fait son devoir avec eux précisément & séchement, & on est pressé d'avoir fait. Pour lui, il leur faisoit sentir une envie sincere de les instruire, non-seulement il étoit très-exact à leur donner tout le temps

promis, mais il ne profitoit point des accidents, qui auroient pu légitimement lui épargner quelque Leçon, il ne manquoit point de la remplacer par une autre. Il s'étudioit à reconnoître les talents, il les encourageoit, les aidoit par des attentions particulières.

Il faisoit plus ; si ses Disciples tomboient malades il étoit leur Médecin, & il les préféroit sans hésiter aux pratiques les plus brillantes, & les plus utiles. Il regardoit ceux qu'il avoit à instruire comme ses Enfants adoptifs à qui il devoit son secours, & en les traitant il les instruisoit encore plus efficacement que jamais.

Il avoit trois Chaires de Professeur, & les remplissoit toutes trois de la même manière. Il publia en 1707, ses *Institutiones Medicæ*, & en 1708, ses *Aphorismi de cognoscendis & curandis Morbis*. Nous ne parlons que des premières Editions, qui ont toujours été suivies de plusieurs autres. Ces deux Ouvrages, & principalement les Institutions, sont fort estimés de ceux qui sont en droit d'en juger ; il s'y propose d'imiter Hippocrate. A son exemple, il ne se fonde jamais que sur l'Expérience bien avérée, & laisse à part tous les Systèmes qui peuvent n'être que d'ingénieuses productions de l'Esprit humain, désavouées par la Nature. Cette sagesse est encore plus estimable aujourd'hui que du temps d'Hippocrate où les Systèmes n'étoient ni en aussi grand nombre, ni aussi séduisants. L'imitation d'Hippocrate paroît encore dans le stile ferré & nerveux de ses Ouvrages. Ce ne sont en quelque sorte que des germes de Vérités extrêmement réduites en petit, & qu'il faut étendre & développer, comme il le faisoit par ses explications.

Pourra-t-on croire que les Institutions de Médecine & les Aphorismes de M. Boërhaave ayent eu un assés grand succès pour passer les bornes de la Chrétienté, pour se répandre jusqu'en Turquie, pour y être traduits en Arabe, & par qui ? par le Mufti lui-même. Les plus habiles Turcs entendent-ils donc le Latin ? entendront-ils une infinité de choses qui ont rapport à notre Phisique, à notre Anatomie,  
à notre



à notre Chimie d'Europe, & qui en supposent la connoissance? Comment sentiront-ils le mérite d'Ouvrages qui ne sont à la portée que de nos Sçavants? Malgré tout cela, M. Albert Schultens, très-habile dans les Langues Orientales, & qui, par ordre de l'Université de Leyde, y a fait l'Oraison funebre de M. Boërhaave, y a dit qu'il avoit vû cette traduction Arabe, il y avoit alors cinq ans, que l'ayant confrontée à l'original, il l'avoit trouvée fidelle, & qu'elle devoit être donnée à la nouvelle Imprimerie de Constantinople.

Un autre fait qui regarde les *Institutions*, n'est guère moins singulier, quoique d'un genre très-différent. Lorsqu'il réimprima ce Livre en 1713, il mit à la tête une Epître dédicatoire à Abraham Drolenvaux, Sénateur & Echevin de Leyde, où il le remercie très-tendrement & dans les termes les plus vifs de s'être privé de sa fille unique pour la lui donner en mariage. C'étoit au bout de trois ans que venoit ce remerciement, & qu'il faisoit publiquement à sa femme une déclaration d'amour.

Il avoit du goût pour ces sortes de Dédicaces, & il aimoit mieux donner une marque flateuse d'amitié à son égal, que de se prosterner aux pieds d'un Grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçû. Il dédia son Cours de Chimie à son frere Jacques Boërhaave Pasteur d'une Eglise, qui destiné par leur Pere à la Médecine, l'avoit fort aidé dans toutes les opérations Chimiques auxquelles il se livroit, quoique destiné à la Théologie. Ils firent ensuite entre eux un échange des destinations.

Nous n'avons point encore parlé de M. Boërhaave comme Professeur en Botanique. Il eut cette place en 1709, année si funeste aux Plantes par toute l'Europe, & l'on pourroit dire que du moins Leyde eut alors une espece de dédommagement. Le nouveau Professeur trouva dans le Jardin public 3000 Plantes, il avoit doublé ce nombre dès 1720. Heureusement il avoit pris de bonne heure, comme nous l'avons déjà dit, quelque habitude d'Agriculture, & rien ne convenoit mieux, & à sa santé, & à son amour pour la vie

simple, que le soin d'un Jardin, & l'exercice corporel qu'il demandoit. D'autres mains pouvoient travailler, mais elles n'eussent pas été conduites par les mêmes yeux. Il ne manqua pas de perfectionner les Méthodes déjà établies pour la distribution & la *nomenclature* des Plantes.

Après qu'il avoit fini un de ses trois Cours, les Etrangers, qui avoient pris ses Leçons, sortoient de Leyde, & se dispersoient en différents Pays, où ils portoient son nom, & ses loüanges. Chacune des trois fonctions fournissoit un flot qui partoît, & cela se renouvelloit d'année en année. Ceux qui étoient revenus de Leyde y en envoyoient d'autres, & souvent en plus grand nombre. On ne peut imaginer de moyen plus propre à former promptement la réputation d'un Particulier, & à l'étendre de toutes parts. Les meilleurs Livres sont bien lents en comparaison.

Un grand Professeur en Médecine & un grand Médecin peuvent être deux hommes différents, tant il est arrêté à l'égard de la Nature humaine, que les choses qui paroissent les plus liées par elles-mêmes, y pourront être séparées. M. Boërhaave fut ces deux hommes à la fois. Il avoit sur-tout le *Pronostic* admirable, & pour ne parler ici que par faits, il attira à Leyde, outre la foule des Etudiants, une autre foule presque aussi nombreuse de ceux qui venoient de toutes parts le consulter sur des Maladies singulières rebelles à la Médecine commune, & quelquefois même par un excès de confiance sur des Maux ou incurables, ou qui n'étoient pas dignes du voyage. J'ai ouï dire que le Pape Benoît XIII le fit consulter.

Après cela on ne fera pas surpris que des Souverains qui se trouvoient en Hollande, tels que le Czar Pierre I, & le Duc de Lorraine, aujourd'hui Grand Duc de Toscane, l'ayent honoré de leurs visites. Dans ces occasions c'est le Public qui entraîne ses Maîtres, & les force à se joindre à lui.

En 1731 l'Académie des Sciences choisit M. Boërhaave pour être l'un de ses Associés Etrangers, & quelque temps après il fut aussi Membre de la Société Royale de Londres.

Nous pourrions peut-être nous glorifier un peu de l'avoir prévenuë, quoique la France eût moins de liaison avec lui que l'Angleterre.

Il se partagea également entre les deux Compagnies, en envoyant à chacune la moitié de la Relation d'un grand travail \* suivi nuit & jour & sans interruption pendant 15 ans entiers sur un même feu, d'où il résulta que le Mercure étoit incapable de recevoir aucune vraie altération, ni par conséquent de se changer en aucun autre Métal. Cette opération ne convenoit qu'à un Chimiste & fort intelligent & fort patient, & en même temps fort aisé. Il ne plaignit pas la dépense, pour empêcher, s'il est possible, celles où l'on est si souvent & si malheureusement engagé par les Alchimistes.

\* V. l'Hist.  
de 1734.  
p. 55. & f.

Sa vie étoit extrêmement laborieuse, & son tempérament, quoique fort & robuste, y succomba. Il ne laissoit pas de faire de l'exercice, soit à pied, soit à cheval, & quand il ne pouvoit sortir de chés lui, il jouoit de la Guitarre, divertissement plus propre que tout autre à succéder aux occupations sérieuses & tristes, mais qui demande une certaine douceur d'ame que les gens livrés à ces sortes d'occupations n'ont pas ou ne conservent pas toujours. Il eut trois grandes & cruelles maladies, l'une en 1722, l'autre en 1727, & enfin la dernière qui l'emporta le 23 Septembre 1738.

M. Schultens, qui le vit en particulier trois semaines avant sa mort, atteste qu'il le trouva au milieu de ses mortelles souffrances dans tous les sentiments non-seulement de soumission, mais d'amour pour tout ce qui lui venoit de la main de Dieu. Avec un pareil fond il est aisé de juger que ses mœurs avoient toujours été très-pures. Il se mettoit volontiers en la place des autres, ce qui produit l'équité & l'indulgence, & il mettoit volontiers aussi les autres en sa place, ce qui prévient ou réprime l'orgueil. Il désarmoit la médiance & la Satire en les négligeant, il en comparoit les traits à ces Étincelles qui s'élancent d'un grand feu, & s'éteignent aussi-tôt quand on ne souffle pas dessus.

Il a laissé un bien très-considérable, & dont on est surpris

quand on songe qu'il n'a été acquis que par les moyens les plus légitimes. Il s'agit peut-être de près de deux Millions de Florins, c'est-à-dire, de quatre Millions de notre Monnoye. Et qu'auroient pu faire de mieux ceux qui n'ont jamais rejeté aucun moyen, & qui sont partis du même point que lui? Il a joui long-temps de trois Chaires de Professeur, tous les Cours particuliers produisoient beaucoup, les consultations qui lui venoient de toutes parts étoient payées sans qu'il l'exigeât, & sur le pied de l'importance des personnes dont elles venoient, & sur celui de sa réputation; d'ailleurs la vie simple dont il avoit pris l'habitude, & qu'il ne pouvoit ni ne devoit quitter, nul goût pour des dépenses de vanité & d'ostentation, nulle fantaisie, ce sont encore là de grands fonds, & tout cela mis ensemble, on voit qu'il n'y a pas eu de sa faute à devenir si riche. Ordinairement les hommes ont une fortune proportionnée, non à leurs vastes & insatiables desirs, mais à leur médiocre mérite, M. Boërhaave en a eu une proportionnée à son grand mérite, & non à ses desirs très-modérés. Il a laissé une Fille unique héritière de tout ce grand bien.



---

Éloge de Herman Boërhaave (Boerhaave) par Fontenelle - Histoire de l'Académie royale des sciences -  
Année 1738

MÉDECINE, CHIMIE, BOTANIQUE

---